

TELEUK

Regard sur l'habitat ancien
musgum



par Koffi Agbodjinou

« ...Je m'étonne que les quelques rares voyageurs qui ont déjà parlé de ce pays, de ces villages et de ces cases, n'aient cru devoir signaler que leur "étrangeté". La case des Massa ne ressemble à aucune autre, il est vrai ; mais elle n'est pas seulement "étrange". Elle est belle : et ce n'est pas tant son étrangeté que sa beauté, qui m'émeut. Une beauté si parfaite, si accomplie, qu'elle paraît toute naturelle. Nul ornement, nulle surcharge. Sa pure ligne courbe, qui ne s'interrompt point de la base au faite, est comme mathématiquement ou fatalement obtenue ; on y suppose intuitivement la résistance exacte de la matière. Un peu plus au nord, ou au sud, l'argile mêlée à trop de sable, ne permettra pas cet élan souple, qui s'achève sur une ouverture circulaire, par où seulement l'intérieur de la case prend jour. A l'extérieur, quantité de cannelures régulières, où le pied puisse trouver appui, donnent accent et vie à ces formes géométriques ; elles permettent d'atteindre le sommet de la case ; souvent haut de sept à huit mètres ; elles ont permis de la construire sans l'aide d'échafaudages ; cette case est faite à la main, comme un vase ; c'est un travail non de maçon, mais de potier. Sa couleur est celle même de la terre, une argile gris-rose semblable à celle des vieux murs de Biskra. Les fientes des oiseaux souvent blanchissent les sommets des cannelures et rehaussent inopinément leur relief. A l'intérieur règne une fraîcheur qui paraît délicieuse lorsqu'on vient du dehors embrasé. Au-dessus de la porte, semblable à quelque trou énorme de serrure, une sorte de columbarium étagère où sont disposés des vases et des objets de ménage. Les murs sont lisses, lustrés, vernissés. Face à l'entrée, une sorte de tambour, haut en terre, très joliment orné de motifs géométriques en relief et en creux, peints en blanc, en rouge et noir : ce sont des coffres à riz. Leur couvercle de terre est luté avec de l'argile ; le dessus complètement lisse, semble une peau de tambour. Des instruments de pêche, des cordes et des outils, pendent à des patères ; parfois un faisceau de sagaias, un bouclier en jonc tressé. Dans un demi-jour de tombe étrusque, la famille vit là, durant les plus chaudes heures du jour ; la nuit, le bétail vient la rejoindre : bœufs, chèvres et poules ; chaque bête a son coin réservé, et tout reste à sa place, tout est propre, exact, ordonné. Aucune communication avec le dehors, aussitôt que la porte est close.

Le cadre de la porte est en relief, souvent ornementé. En cet endroit seulement, le mur est si épais que l'embrasement forme presque un couloir.

Ces obus de taille inégale, sont réunis par petits groupes. Souvent, ils se touchent à leur base, mais sans s'entre-pénétrer, car toujours leur élan part du sol. Le dessus du couloir qui les relie alors à mi-flanc forme terrasse. Par dessus, une tour ronde complète l'ensemble et rompt l'uniformité de l'aspect. Un mur très bas va d'une case à l'autre et rattache dans un même embrassement circulaire toutes les constructions d'une même communauté.

Devant certaines de ces cases, s'étend un aire de terre battue et lisse où les Massa arrosent le mil qui doit germer et fermenter pour la préparation du "pipi" (sorte de bière). Et cette aire elle-même comme tout ce qui appartient aux Massa, est nettement dessiné et de forme parfaite...»

C'est André Gide qui parle. L'objet de tant d'éloges : l'habitat traditionnel des Musgum. S'il l'appelle « obus » c'est que les premiers occidentaux à découvrir ce fleuron de l'architecture négro-africaine étaient soldats et que sa forme si particulière leur évoqua naturellement cette référence militaire. Mais les Musgum, -cette population du centre africain que le hasard d'un certain tracé de Berlin, moins attentif aux spécificités culturelles qu'au cours du Logone, a jeté des deux côtés de la frontière entre le Tchad et le Cameroun-, eux mêmes disent « *Toleukakay* » (Teleuk).

Modeste peuple d'éleveurs et de pêcheurs, ils auront développé sur les berges du fleuve Logone, une des architectures de tradition et de terre, les plus chantées et citées dans le monde (notamment pour illustrer l'alternative à l'architecture mécaniste et de la ligne droite), sans qu'elle ait pour autant jamais réellement fait l'objet d'études approfondies. C'est qu'elle témoigne, au premier coup d'œil à la fois d'un sens juste du beau, d'un génie spontané et d'une connaissance intime des forces, et des éléments de la nature.

Un patrimoine en Danger

C'est énoncer un lieu commun que de dire que l'assujettissement colonial a porté un sérieux coup à la société traditionnelle. L'instauration du travail forcé et les migrations vont considérablement bouleverser les activités musgum et sonner le glas de leur architecture. L'islamisation rapide amorcée à partir de la seconde moitié du XXème siècle et facilitée par le système colonial (jusque là les musgum avaient plus ou moins réussi à se soustraire à la domination musulmane que personnalisait l'hégémonie du grand Bournou et du Wandala) terminera cette œuvre d'érosion. Quand Gide, -au terme de ce fameux *Voyage au Congo*, qui allait le gagner à quelques idées anti-coloniales-, arrive dans la région en 1924, le parc architectural musgum avait commencé de décliner depuis bien longtemps. Ce

qu'il observe alors n'a déjà plus rien à voir avec « *l'obsession du pays musgou* » dont parle l'enseigne de vaisseau Delevoe : « *Pendant cent kilomètres, c'est une succession ininterrompue de cases ... A perte de vue, le pays en est recouvert, au point que le spectacle de ces innombrables cônes se profilant sous le ciel tourne à l'obsession.* » C'était en 1904. A la fin des années 1900, le nombre de teleuk debout et habités pouvait se compter sur les doigts d'une main.

C'est seulement en 1995, et sous l'impulsion d'un certain nombre de notables locaux, qu'un nouvel intérêt est apparu pour la case musgum. Des initiatives de construction de teleuk-type, vont voir le jour, donnant lieu à des chantiers école comme celui piloté par l'association Patrimoine Sans Frontières en 1996. Pour faire une mémoire à ce projet et diffuser les résultats des recherches menées alors, un livre a été publié : *la case Obus, Histoire et reconstruction* (2003) qui constitue avec le *From Cameroon to Paris : Mousgoum Architecture In & Out of Africa* de Steve Nelson (2007), les deux seuls ouvrages de référence sur cet habitat vernaculaire.

Le Teleuk

Sans fondations, sans échafaudage, sans armature, sans compas ni autre outils mesure, l'architecture musgum étonne par sa simplicité de réalisation. C'est pourtant une chef d'œuvre unique d'ingénierie indigène que seuls des règles strictes de mise en œuvre et une science pointue du matériau et du contexte rendent possible. Le teleuk qui peut culminer jusqu'à 20m, et avoir une emprise au sol en circonférence d'un diamètre de plus de 7 m, est construite par assises successives d'une couche de glaise de 30cm de hauteur environ. La terre est préalablement purifiée, mouillée, malaxée longuement et armée avec de la fibre végétale (algues, fétu de paille etc.) et d'autres matières organiques (urine de cheval, huile de poisson, etc.) qui en assurent la cohésion et l'imperméabilité. A mesure que le mur monte il s'incurve et requiert moins de matière. C'est ainsi qu'en partant d'une base épaisse de 50cm on peut atteindre en hauteur des épaisseurs record d'environ 5cm. Ce qui en soit est une prouesse. Les parois se rejoignent formant ainsi créant une coupole où une ouverture (environ 40cm) est réservée au sommet. C'est par là que s'échappe la fumée de la cuisine et du chauffage et qu'est assurée l'aération et l'éclairage de l'habitat. L'entrée qui est toujours unique est elle aussi aménagée lors de l'élévation des murs, puis traité avec le plus bel effet en relief et en couleurs. Les cannelures extérieurs si caractéristiques, sont élaborées au fur et à mesure et permettent au bâtisseur d'atteindre des hauteurs de plus en plus élevées. A l'intérieur par contre, les murs sont rigoureusement lissés et du mobilier est prévu pour les activités et le rangement. Un très grand soin, pris en charge par l'architecture même, semble être porté à l'hygiène du lieu. Cela n'a pas manqué de surprendre les différents observateurs qui généralement jusqu'à ce qu'ils pénètrent leur habitation prenaient les musgum pour des sauvages. C'est aussi cette « *extraordinaire impression de propreté, d'ordre, de confort* » qui captiva le plus le réalisateur Marc Allegret. Le protégé de Gide, qui l'accompagna lors du périple en terre africaine, après une description des plus dithyrambique sur la rigueur du rangement, insistera beaucoup sur le fait que dans « *cette chaude atmosphère, cette promiscuité avec les animaux n'est pas répugnante du tout.* » Les teleuk sont regroupé en 5 ou 6 entités, en cercle, autour d'une cour clôturée par un muret en terre. Ils n'ont pas tous un accès privatif, et selon l'agencement, il peut arriver par exemple qu'on passe d'abord par un séjour pour atteindre les espaces de nuit. Chaque groupe-concession forme une ferme et abrite une famille.

Mais cette architecture ne prescrit aucunement un mode vie isolé. L'existence de « cité musgum », véritables villes fortifiées, a été attesté par les témoignages des tous premiers explorateurs. Les plus célèbres de ces cités emmurillées furent semble-t-il Mala et Mouskoum. Tout ceci nous renseigne sur ce que l'habitat musgum est bien adapté à un mode de vie « urbain » et qu'il est fort probable qu'elle est été conçu à cet effet.

Bien évidemment, le teleuk a débord séduit le voyageur par l'affirmation d'une certaine poésie de l'espace musgum. Le serein des formes et l'économie du geste qu'elles traduisent, leur agencement savent qui crée des espaces intérieurs et extérieurs tout à fait intéressants et qui se répondent, la carnation de l'édifice, son élan vertical, la monumentalité paisible du tout sous le soleil etc. L'architecture musgum épuiserait les adjectifs pour dire sa richesse et sa noblesse. Le souci d'esthétique est partout : dans le traitement de la lumière, des séquences plastiques, du rapport entre l'intérieur et l'extérieur etc. L'aspect protecteur, quasi maternel du teleuk renvoi aux plus belles lignes de Gaston Bachelard sur l'habitat-vêtement, l'architecture-nid ou l'architecture cocon. Le génie musgum a réellement exploité tous les territoires qu'autorise l'architecture quand elle est libre et décomplexée, mais en restant au plus près des besoins de la population en matière d'usage, de commodité et de confort. Gide ne s'y est pas trompé ; une des leçons que les musgum donnent au monde est qu'ici beauté et fonctionnalité s'imbriquent dans une harmonie exemplaire, et que l'un ne parle pas plus haut que l'autre. A cet effet, le traitement de la façade à lui seul est un cas d'école. Cette modénature est tout simplement exceptionnelle. En même temps qu'elle constitue un élément de

décoration unique, elle sert d'échafaudage lors de la construction, et permet de grimper jusqu'au sommet, transformant ainsi le teleuk en une tour d'observation. Elle joue aussi un rôle structurel indiscutable puisqu'elle contribue à raidir l'édifice. Mas c'est surtout l'intelligence avec laquelle elle répond au problème de l'écoulement des eaux de pluies, par les forme de bourrelets en V ou en Y renversés, qui est le plus admirable.

Imaginer que sur l'immense pays musgum, le teleuk se soit à une certaine époque répandu en une plantation d'ogives, est un véritable délice de l'esprit et on ne peut s'empêcher de regretter que l'urbanisme moderne des villes africaines n'ait pas jugé nécessaire de s'inspirer un minimum de ces héritages. Devant l'extrême beauté du teleuk et sa condamnation, c'est ce même sentiment de gâchis que le déficit d'un effort d'actualisation des architectures anciennes produit chez Wole Soyinka quand il déplore qu'on continue « à développer les villes soit comme des copies ou des adaptations du modèle fourni par l'urbanisme européen, soit (...) selon un plan rigide en damier qui contribuait à dépersonnaliser l'Africain et à étouffer sa sensibilité communautaire.. » Et Soyinka de conclure sa contribution à *l'Histoire Générale de l'Afrique* (Volume VII) par: « Les villes africaines modernes nous rappellent en permanence que leur environnement n'a jamais été modifié selon les vœux de l'habitant, mais au gré des colonisateurs, avec toutes les conséquences aliénantes que cela comportait et qui se firent sentir même dans la production d'autres formes d'art, influencées par l'urbanisme, telles que la peinture murale, la sculpture, la musique, etc.»

D'abord unité d'habitation de grandes cités emmurillées, le teleuk est ainsi devenu, et ceci en un temps extraordinairement court, d'abord une typologie de fermes isolées avant d'être complètement abandonné pour un habitat entièrement végétal à la peuhl ou pour le modèle dit de la hutte africaine (case classique ou teleuk tronqué bas recouvert d'une toit en paille). Dès lors que l'on admet que l'étude de l'architecture puisse aider à une archéologie des mœurs et de la pensée mais aussi participer de l'historiographie africaine, on ne saurait négliger la trace musgum. L'histoire du teleuk est un testament non négligeable pour qui se met en projet de faire le bilan historique, anthropologique et social de ce que l'esclavage puis la colonisation ont produit comme changement dans la société de tradition. Observer comment le teleuk réagit à la domination coloniale permet d'esquisser un spectre de l'histoire générale de l'architecture négro africaine médiévale et des mutations que les différentes traites esclavagistes ont pu provoquer. L'étude du savoir faire à l'œuvre dans l'architecture musgum couplée à celle d'autres formes traditionnelles, dont celle du bassin de la Volta, conduit à imaginer une ligne architecturale qui va du Cameroun jusqu'au Ghana. Il est permis de penser qu'à une certaine période le continent entier était recouvert d'architectures originales. Ce qui mène à une thèse parente de celle hautement marginale et marginalisée qui impute au phénomène de la traite, la tribalisation et de la subdivision accélérée des langues africaines. L'esclavage serait de même, à la source du déclin architectural. La concentration jusqu'à la période coloniale de typologies aussi extraordinaires que diverses dans les zones épargnées par la traite, et leur disparition depuis, le confirme. Les grands groupements étant devenus dangereux, des villes entières ont été gommées et leur architecture avec. De nombreuses populations ont du abandonner des formes de construction savantes et pérennes pour des modes d'habiter plus modestes et plus discrets. Les razzias négrières ont ainsi complètement redessiné la carte architecturale du continent. La typologie dite de la hutte ou de la case africaine classique s'est imposée pendant cette période.

Pratiquement inconnu des africains eux mêmes, la case obus est un référent architectural célèbre de part le monde. Et cette œuvre des *Monjokoy* (« les vrais hommes », c'est ainsi que les musgum se nomment eux-mêmes), restera pour sûr le modèle d'esthétique architecturale africaine jusqu'à ce que de nouveau, un jour, nos villes inspirent au voyageur, le genre de commentaire que fit l'administrateur allemand G. Von Hagen en découvrant en 1912 le pays musgum : « *Le plus merveilleux dans le pays sont les maisons. Lorsque l'on descend le fleuve Logone et que l'on voit les constructions pour la première fois, on croit être arrivé dans un pays de conte de fées. On dirait qu'une main magique a transféré les coupes du Kremlin dans la steppe africaine, où le soleil tropical les a colorées de brun-rouge...* »